

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS FREE PUBLISHING CO. LIMITED.
BUREAU: 223 rue de Chartres
Entre Canal et Bienville.

RECEVOIR LES PETITES ANNONCES DE MARIAGES, VENUES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE FONT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LES ACTES PAGE.

Les Elections.

Les résultats des élections de mardi dernier dans plusieurs états de l'Union et dans des grandes villes comme New York et Philadelphie, résultats qui, dans une certaine mesure, servent de baromètre à l'opinion publique dans le reste du pays, ne sont certainement pas sans avoir causé quelque surprise. Non pas tant, peut-être, à cause de la nuance politique d'un élu, ce qui n'est cependant pas une quantité négligeable, que parce qu'ils indiquent une tendance de la masse électorale à réagir contre la corruption qui, depuis trop longtemps, s'était impudemment dans diverses administrations.

A New York et dans l'Ohio, comme dans la Pennsylvanie, les électeurs ont assurément tenu compte de leurs préférences politiques, mais leur but était, avant tout, de maintenir ou de porter au pouvoir des hommes sur l'honnêteté et le courage desquels ils pouvaient compter. La plus belle manifestation de cette détermination de la majorité des citoyens à faire disparaître des mœurs politiques indignes d'un peuple libre a eu lieu à New York, où M. Williams Travers Jerome, dont le nom n'était inscrit sur aucune liste de candidats, qui avait dû affronter seul, sans l'appui d'aucun parti, la lutte électorale, a été réélu aux fonctions d'attorney de district.

Qui aurait jamais cru que dans cette ville immense, où des "machines" électorales fonctionnent avec une merveilleuse régularité et réussissent à imposer leurs candidats, un homme ne s'appuyant sur aucune organisation, n'ayant à offrir aux électeurs que le soutien de son nom, n'aurait pu obtenir la majorité? C'est là, dans une certaine mesure, une victoire honorable. Tout est bien qui finit bien!

T. Herrick, le gouverneur en fonctions que les républicains voulaient réélire.

L'affaire de Lippe.

On écrit de Berlin: La sentence que vient de prononcer le tribunal arbitral en faveur du comte de Lippe-Biesterfeld fait naturellement quelque bruit. Cela tient surtout à l'attitude dans cette affaire, de l'empereur Guillaume, qui, dès le commencement, avait pris résolument parti pour son beau-frère, le prince Georges de Schaumbourg-Lippe.

Cette attitude du kaiser a été vivement critiquée et non sans raison, car l'empereur Guillaume n'aurait jamais dû intervenir dans une querelle entre deux princes confédérés—ses pairs.—C'est pour cela que beaucoup l'ont désapprouvé.

Le tribunal arbitral de Leipzig, constitué à l'effet de juger sans appel dans la querelle entre les Lippe-Biesterfeld et les Schaumbourg-Lippe, vient de le désapprouver à son tour en donnant tort à son beau-frère, le prince de Schaumbourg-Lippe, pour qui il s'était engagé à fond. Il y a toujours des juges à Berlin. Il y en a aussi à Leipzig. Eh bien! on dira tout ce que l'on voudra; mais l'un ne pourra pas prétendre que les juges de Leipzig aient manqué d'indépendance, car ils ont bel et bien jugé dans le sens contraire à celui dans lequel l'empereur Guillaume s'était prononcé avec une précipitation étrangement excessive.

Mais Guillaume II—et ceci est heureux—n'a aucune prétention à l'infailibilité. Il se trompe quelquefois, souvent même, mais il avoue toujours son erreur sans difficulté. C'est ce qu'il vient de faire dans le cas qui nous occupe en adressant au prince régent de Lippe une charmante lettre de félicitations. Il ne pouvait mieux agir, ni plus sagement, car on doit ajouter que son attitude à l'égard du comte régent de Lippe, père du prince régent actuel, et son intervention en faveur du prince de Schaumbourg-Lippe, avaient naguère défavorablement impressionné la plupart des princes confédérés. L'empereur Guillaume qui, tôt ou tard revient toujours sur un erreur, l'avait compris depuis longtemps. Aujourd'hui, il fait, dans une certaine mesure, amende honorable. Tout est bien qui finit bien!

Une histoire de cuiller à pot.

Du "Cri de Paris":

Elle est typique. Un jour, le maître coq du croiseur "Ochakoff" ne trouve plus la cuiller à pot avec laquelle il mesure les rations de soupe de l'équipage. L'aurait-on volée, était-elle tombée à la mer? Vaines recherches et questions. Il fait ce qu'il y a de plus simple: d'urgence, il en commande une autre. A vrai dire, il aurait pu donner ce qu'il fallait de copecks pour l'acheter; mais c'eût été méconnaître la règle. Donc, il en informe ses chefs qui, de leur côté, en avisent l'intendance navale à Sébastopol, où mouillait alors le navire. C'était en juillet dernier. L'intendance reçoit le document, ne le trouve pas conforme à la formule et le renvoie à l'amirauté qui siège à Saint-Petersbourg. Là, de bu-

reau en bureau, la demande de la cuiller à pot fait son voyage plus lent qu'autour du monde. Naturellement, chaque bureau établit un dossier: affaire croiseur "Ochakoff", de la division navale de la mer Noire. Cuiller à pot.—Voilà tout à l'heure quatre mois que le maître coq attend son nécessaire indispensable; on ne sait pas quand il le recevra, peut-être faudra-t-il consulter la Douma. En attendant, il mesure les rations avec une cuiller ordinaire; mais cela ne va pas vite. Dame, on le conçoit. Seulement, la règle est observée et la papeterie triomphe.

La Femme aux six Maris.

Le "Berliner Tageblatt" annonce qu'on vient de commencer à Lyck, en Prusse, le procès d'une femme, nommée la Manko, et dont l'existence a été des plus mouvementées.

C'est une femme d'une rare beauté qui, il y a dix ans, étant alors âgée de dix-huit ans, se maria avec un certain Zeisig. Après trois années de vie conjugale des plus malheureuses, Zeisig mourut subitement. Son second mari mourut de la même façon. Quant au troisième, il se fit sauter la cervelle d'un coup de revolver. Le bruit courut, cependant, que le revolver avait été placé dans sa main après sa mort.

Veuve pour la troisième fois, la Manko voyagea un peu; elle passa même quelques années à Paris. Elle convola en justes noces, pour la quatrième, la cinquième et même la sixième fois. Tous ces mariages se terminèrent d'une façon malheureuse pour ses nouveaux maris: les uns se tuèrent, les autres disparurent.

On a exhumé le corps de Zeisig, le premier mari, et, bien qu'il ait été enterré depuis de longues années, on a cependant découvert, dans son corps, assez de strychnine pour empoisonner deux hommes. Quatre-vingt-dix témoins seront entendus; dans ce nombre figure une personne qui, à Paris, vécut avec la Manko.

Le monument à Moltke.

Récemment, a eu lieu sur la place Royale, à Berlin, l'inauguration du monument de marbre élevé au feld-marschal comte de Moltke. A cette cérémonie assistaient l'Empereur, l'Impératrice, le chancelier de l'Empire, le prince impérial, les princes Eitel, Frédéric et Auguste-Guillaume, le prince Frédéric-Léopold, le prince Henri, etc.... L'Empereur a déposé au pied du monument une couronne de laurier rehaussée d'or portant cette inscription: "Au plus grand général du grand Empereur."

Un ballon qui éclate.

On mande de Belfort qu'un ballon qui servait à des expériences de télégraphie sans fil, a éclaté, à une hauteur de 300 mètres. Les débris de l'aérostat sont tombés au bord de la Savoureuse, au Champ-de-Mars, à 80 mètres du poste d'observation. Il n'y a pas eu, heureusement, d'accident de personne. Les communications avec Paris, par télégraphie sans fil, continuent au moyen de certains volants.

Chasse à l'ours.

Un ours brun des Pyrénées, qui, depuis quelque temps, troussait des ravages dans les troupeaux de brebis de Jusset-de-Lachon (Haute-Garonne), avait été blessé par un habitant de la localité, M. Tournan, sans pouvoir être capturé.

Un jeune homme nommé Bernard Passaret, ayant, quelques minutes après, relevé, sur le sol, les traces sanglantes laissées par le fauve blessé, le suivit jusqu'à un fourré de houx. A ce moment, l'ours, sortant brusquement de sa retraite, se jeta sur le jeune homme et le mordit cruellement, lui arrachant une jambe, lui crevant un œil et lui enlevant un morceau du bras droit. Fort heureusement, M. Tournan entendit les cris de la victime et accourut. Il put engager le canon de son fusil dans une oreille de l'ours et lui brûler la cervelle. Les blessures de Bernard Passaret ne semblent pas mettre sa vie en danger.

L'ours tué pèse près de 200 kilogrammes.

THEATRES.

ST-CHARLES ORPHEUM

Le programme de l'Orpheum contient cette semaine plusieurs petites comédies, qui sont très spirituelles et admirablement bien jouées par des spécialistes. Les autres numéros ne sont pas moins intéressants, surtout ceux de Stinson et Morton, de Buckner, des chiens de Burton, etc. Matinée tous les jours à l'Orpheum.

TULANE.

Frank Daniels se montre incontestablement supérieur dans "Sergeant Brue", l'amusante et fine comédie musicale qui a été le grand succès de l'autre saison à Londres et à New York, et comme il a pour partenaires d'excellents artistes la salle du Tulane est pleine à chaque représentation. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine, y compris l'unique matinée de samedi.

CRESCENT.

La vogue de "Human Hearts", le plus beau peut-être des mélodrames du répertoire américain, que joue une troupe d'élite au Crescent, est aussi grande que les saisons précédentes. Cette pièce sera donnée en matinée aujourd'hui et samedi. Pour la semaine prochaine on annonce "Babes in Toyland," une pièce très amusante.

La femme du banquier: —Non, docteur, mon mari ne veut plus manger de salade. Le Docteur (ami de la famille): —Je comprends.... ça lui rappelle "le panier".

Grand incendie.

San Francisco, 8 novembre.—Un peu après minuit, la nuit dernière, un feu s'éleva dans la tour de la grande horloge du bâtiment occupé par la "Chronicle," occasionné par l'explosion des bombes qui annonçaient le résultat des élections, et les

flammes se sont si rapidement propagées que toutes les pompes à incendie de la ville ont été appelées. Il était impossible vu la hauteur du bâtiment d'atteindre les flammes et la partie supérieure de la structure a été promptement réduite à des débris qui tombaient enflammés sur le sol.

Le département photographique était dans la tour sous laquelle se trouve l'atelier de composition qui renferme de nombreuses machines. On ignore à quel point celles-ci ont été endommagées. La bibliothèque, la plus précieuse de ce genre à l'Ouest, a été pratiquement détruite.

La salle de rédaction et les bureaux qui sont aux étages inférieurs ont été endommagés par l'eau qui a été pompée au haut de la structure. Le feu a éclaté au milieu des préparatifs qui se faisaient pour la publication de l'édition de l'élection, et "l'Examiner" a immédiatement mis l'usage de ses machines à la disposition de "Chronicle."

L'offre a été acceptée et la "Chronicle" a été imprimée ce matin sur les presses de son confrère, sa salle d'imprimerie étant inondée. Il est impossible d'estimer encore les pertes financières. Plusieurs membres de la rédaction qui essayaient de sauver les objets leur appartenant ont eu de la peine à gagner un lieu de sûreté. Les flammes ont été découvertes vers 8 heures hier soir et ont été étouffées par des employés, mais elles ont éclaté de nouveau un peu plus tard. A 1 heure ce matin le feu était éteint.

La situation en Russie.

St-Petersbourg, 8 novembre.—Le comte Witte poursuit ses négociations avec les Zemstvos avec quelque chance de succès. Il ne cherche pas à cacher qu'il a absolument besoin de leur appui dans l'œuvre qu'il a entreprise. Le comte Witte a tenu aujourd'hui une longue conférence avec le prince Eugène Troubetsky. M. Struyev le directeur de l'"Osvobodjennij" [émancipation] l'organe des réfugiés russes à Paris, est arrivé hier soir à St-Petersbourg après quatre ans d'exil.

En Finlande.

Stockholm, 8 novembre.—Une dépêche reçue aujourd'hui d'Helsingfors, Finlande, annonce que la ville a repris son apparence normale. Le travail a recommencé aujourd'hui. Les troupes ont été retirées de la ville. Le Sénat finlandais a voté une appropriation de 20,000 dollars pour les miliciens qui ont gardé la ville pendant les grèves. Les avis parvenus aujourd'hui des provinces prouvent que partout les ouvriers ont repris le travail et que les désordres sont terminés.

La Convention de Chattanooga.

Chattanooga, Tenn., 8 novembre.—Les délégués à la Convention qui doit s'assembler ici demain afin de régler les quarantaines et l'émigration dans les Etats du Sud, commencent à arriver. Un groupe de treize néo-orléanais à la tête duquel se trouvait M. J. Sanders, président temporaire, est arrivé ce matin. Le gouverneur Blanchard a éprouvé quelque retard, mais il arrivera à Chattanooga ce soir. Les délégués du Mississippi sous la direction du gouverneur Vardaman sont déjà arrivés. L'avant-garde de la déjagation de la Caroline du Nord est arrivée ce matin. Le gouverneur Glenn est le reste des délégués sont en route. Plusieurs délégués du Kentucky sont aussi arrivés.

REMERCE GARANTI POUR LES NEGROIDES.

Hémorroïdes qui causent des Démangeaisons sont guéris, sans opérer ni recourir à vos pharmacies vous rendra l'argent si l'ONGUENT PAZO ne vous guérit pas entre 6 et 14 jours. 50c.

L'empereur de Corée.

Victoria, Colonie Britannique, 8 novembre.—Les avis apportés aujourd'hui par le vapeur "Empress of China" annoncent que l'empereur de Corée a menacé de se suicider en avalant de l'opium par suite du chagrin qu'il a éprouvé en voyant l'attitude que prenait la Grande Bretagne vis-à-vis de la Corée.

Par l'entremise de son ministre des affaires étrangères l'empereur a adressé une lettre au ministre anglais à Séoul, dans laquelle il se plaint qu'il n'ait été fait aucune mention de la Corée dans le traité anglo-japonais. L'empereur déclare qu'il ne sanctionnera aucune entente qui établira un protectorat japonais sur la Corée. Ces jours derniers l'empereur a informé une de ses filles qu'il préférait s'empoisonner plutôt que de supporter la menace de la perte du prestige de la Corée.

M. T. S. Min, un riche marchand coréen, est arrivé à bord de l'"Empress of China". Il se rend à Washington où il demandera au gouvernement américain de prêter son appui au peuple coréen.

A SAINT DOMINGUE.

Washington, 7 novembre.—La république de Saint Domingue est menacée d'une nouvelle révolution. Le département d'Etat a été avisé aujourd'hui qu'un soulèvement avait eu lieu à la fin d'un moment à l'autre. Le département de la marine prendra des mesures énergiques afin de maintenir la paix dans l'île.

ATHENE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1905.

L'athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "ALFRED DE VIGNY ET SES OEUVRES". Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1906 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité trouve le manuscrit digne d'être couronné. L'athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits sur papier blanc, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Les lettres nommées pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUSIERE ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LE VIOLONEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

ROSE ESTEREL

XXV

RETOUR

Swiss.

—Non, mère. —Il n'est pas là?

—Non. —Pourvu qu'il n'arrive pas, fit la pauvre femme, avec un frisson d'épouvante.... Et tout entière à sa frayeur, elle reprit: —Figure-toi qu'il est parti ce matin un point du jour après m'avoir fait une scène affreuse.... J'ai cru que je ne te reverrais plus.... Il m'aurait tuée si je ne m'étais enfuie.... Des hommes passaient, allant à leur travail.... Ils sont venus à mon secours.... C'est ce qui m'a sauvée.... Alors il a pris son bidet et sa carriole et il est parti en me jurant qu'il ne reviendrait pas.

Elle s'exprimait par phrases courtes, hachées, encore sous le coup de la terreur qu'elle avait éprouvée. Elle se redressa avec peine. Elle semblait brisée, déprimée moralement et de toutes façons. Elle murmura: —Ma pauvre enfant, que viens-tu faire dans cette maison?.... Il n'y a rien ici, rien.... plus de meubles, plus d'argent, plus de pain.... plus de maître.... Il y revient à peine.... C'est son vice qui le tourmente.... sa folie!.... Et, comme poursuivie par un remords: —Pourtant autrefois, il était bon, il était travailleur.... Plus bas elle ajouta: —Il m'aimait. —Rose était atterrée....

Le mal était plus grand qu'elle ne le supposait. Elle comprenait les paroles de son conducteur. Brusquement elle se rappela qu'il attendait dans la cour, devant cette maison dévastée par la folie et les colères de Léonard Aubin. Elle quitta Victoire en lui disant: —Attends-moi, je reviens. Elle descendit, paya son cocher largement et se trouva en face de M. Faucouas qui lui demanda du ton dont il eût parlé dans la chambre d'un agonisant: —Eh bien?... Vous avez vu?... Je ne pouvais pas tout vous écrire.... Je vous aurais trop affligés.... Qu'allez-vous faire?... Je ne sais.

L'aspect de cette maison jadis si fleurie, cachée sous une avalanche de plantes vigoureuses, était lamentable. Malgré tout, quelques restes de verdure, de vignes et de rosiers à demi morts, mal taillés et redevenus sauvages, survivaient au massacre et masquaient ses blessures comme le temps couvre les vieilles ruines d'un manteau de lierre qui les poétise. Victoire parut. Elle avait à peine la force de se traîner. Elle demanda à Rose: —Tu as fait, peut-être? —Non. —Je vais aller au village acheter quelques provisions....

—Toi!.... Rose prit une résolution tout à coup. Elle sentit que c'était à elle de se charger du commandement et de protéger cette faiblesse. —Reste, fit-elle, je me charge de tout. La victoria qui l'avait amenée n'avait pas encore fait un mouvement. Le brave cocher paraissait comprendre qu'on avait besoin de lui. D'ailleurs il était retenu par la curiosité, intrigué du contraste de l'élégance et de la beauté de sa jeune cliente avec la misère du lieu où il la laissait. Elle lui demanda: —Combien gagnez-vous par jour?.... —Dans la saison une quinzaine de francs, quelquefois vingt et plus.... —Et maintenant?.... —Douze, quinze.... —Je vous garde quatre ou cinq jours.... Vous voulez bien? —C'est convenu.... —Comment vous appelez-vous?.... —Lajanne, pour vous servir.... Prosper Lajanne.... —Bien. Elle prit le joli carnet à coins d'or avec son chiffre, cadeau de Marguerite Beaulieu, qui contenait ses économies en tira un billet de cinquante francs et lui dit:

—Tenez, voilà un acompte pour que vous ne soyez pas inquiet, car cette malheureuse maison n'est pas faite pour nous donner du crédit.... Le cocher encaissa avec satisfaction son argent en balbutiant quelques mots d'excuse pour protester de sa confiance et il demanda: —Alors que voulez-vous que je fasse? La jeune fille semblait métamorphosée. En présence de l'abattement de sa nourrice, de la pauvreté dans laquelle elle la retrouvait, des dangers même qu'on pouvait courir dans cette villa des jacinthes, autrefois si pittoresque, elle se sentait prise d'une ardeur de lutte, soulevée par son propre courage et l'indignation des mauvais traitements subis par cette femme qui l'avait nourrie de son lait et qui n'avait eu pour elle que des soins et des tendresses dont le souvenir restait ineffaçable. —N'alle pas peur, dit-elle, je suis là et je te défendrai à mon tour. Une espérance soudaine lui était venue; elle avait foi en l'avenir. Dans l'abîme de misère où elle tombait, elle se rappelait l'exode d'opulence au milieu de laquelle elle avait vécu, les protestations de dévouement, les paroles d'amour qu'elle avait entendues, les flatteries qui avaient caressé ses

oreilles et, en songeant à toutes les offres dont elle avait été accablée et qu'elle eût pu être refusées pour elle-même, elle se disait qu'elle devait les accepter pour cette pauvre femme vers laquelle une puissance inconnue l'entraînait. Au-dessus de tout le reste, plaçant comme une divine espérance, elle entrevoyait l'image de Jacques André qui lui avait donné une preuve de si grand amour en lui demandant sa main et une voix mystérieuse murmurait à son oreille: —Il viendra! —Après tout que lui faisaient quelques billets de cent francs, quelques chiffons de papier de plus ou de moins, si toutes ses illusions devaient se dissiper les uns après les autres? Le couvent lui resterait toujours! Elle se croyait à peu près certaine d'y trouver une place. Elle donna deux louis au cocher en lui disant: —Vous irez au village, là-bas, avec votre voiture et vous nous rapporterez des provisions, ce que vous trouverez. Ce soir, si vous voulez, vous rentrerez à Grasse pour revenir demain matin et vous nous en procurerez d'autres.... Je vous donnerai une note.... Allez.... —Bien, mademoiselle. Elle déclara: —Nous autres nous allons essayer de remettre un peu d'or-

dre ici.... —Faut-on l'admirer. Il lui demanda: —Attendez-vous donc quel- qu'un? —Peut-être. —Et, se tournant vers Victoire Aubin: —Allons, mère, du courage. Nous sommes deux maintenant pour tenir tête à l'orage. En un instant elle rassembla, aidée du professeur de philosophie, les quelques meubles que la fureur alcoolique du maître de la maison compliquée de celle de la haine, la pire, de toutes, avait épargnés et laissés à peu près intacts. Victoire, ranimée par l'exemple de Rose, prêtait la main à ce nettoyage qui ne pouvait que pallier les dégâts sans rendre à cette demeure affreusement sacagée l'aspect qu'elle aurait voulu lui donner. Lorsque la victoria de louage, pondrée et fanée comme la plupart de ses pareilles, entra à la villa, le travail se terminait. Rose enferma les provisions, renvoya son conducteur à Grasse avec ses instructions pour le lendemain, cassa un moment avec M. Faucouas, attristé de la laisser seule avec Victoire Aubin, dans cette espèce de mas abandonné, où tant de scènes atroces s'étaient passées depuis son départ et enfin, le cœur serré, anxieux, il se décida à prendre congé des deux femmes.